

NOVIOLET BULAWAYO

GLORY



ROMAN
Traduit
de l'anglais
par Claro

FINALISTE DU BOOKER PRIZE 2022

« 400 pages de pyrotechnie verbale
et de magie animale. » THE TIMES



Rentrée littéraire
autrement

Glory

DE LA MÊME AUTRICE

Il nous faut de nouveaux noms, Gallimard, 2014.

NoViolet Bulawayo

Glory

Traduit de l'anglais (Zimbabwe) par Claro

Autrement Littératures

Titre original : *Glory*

© NoViolet Bulawayo, 2022

Tous droits réservés.

Pour les illustrations p. 79-83, p. 187-193 et p. 449 :

© 2016 Brad Erickson CC-BY-4.0 Copyright 2016 Twitter, Inc. CC-BY-4.0

© Éditions Autrement, un département des éditions Flammarion,

2023, pour l'édition en langue française

ISBN : 978-2-0804-1540-0

Pour tous les Jidadiens, partout.

À la mémoire du cher camarade Pier Paolo Frassinelli.

L'INDÉPENDANCE

UN RASSEMBLEMENT

Quand le Père de la Nation arriva enfin pour la fête de l'Indépendance, à l'heure avancée de 15 h 28, les citoyens, qui s'étaient rassemblés depuis le matin sur la place Jidada, n'en pouvaient plus d'attendre ; leur frustration à elle seule aurait suffi à raser le Jidada, si le Jidada avait été un endroit quelconque. Mais le pays des animaux de la ferme n'était pas un endroit quelconque, c'était le Jidada, oui, tholukuthi le Jidada avec un -da et encore un -da, et s'en souvenir suffisait pour que la plupart des animaux gardent leurs sentiments en eux tels des intestins. Le soleil, qui de l'avis de ceux à qui on ne la fait pas appartenait par décret à la horde des supporters de Son Excellence, tapait fort depuis le milieu de la matinée, dispensant de vigoureux rayons à la mesure d'un dirigeant dont le règne avait duré quasiment non pas une, non pas deux, non pas trois, mais quatre pleines décennies.

Les attributs du Parti du Jidada qu'affichaient la plupart des animaux pour l'occasion – vestes, chemises, jupes, chapeaux et foulards aux couleurs du drapeau du pays, presque tous ornés du visage de Son Excellence – retenaient la terrible chaleur et rendaient l'attente encore plus insupportable. Mais tous les animaux ne comptaient pas endurer cette attente

— certains commencèrent à partir en marmonnant qu'ils avaient du travail et des choses à faire, des rendez-vous à honorer, et en évoquant d'autres dirigeants qui eux étaient ponctuels comme la machette infailible de Dieu. Ces animaux mécontents furent au début peu nombreux — deux cochons, un chat et une oie —, mais le mouvement prit vite une ampleur considérable et, enhardis à la fois par leur nombre et par le son de leurs propres voix, les dissidents se dirigèrent vers la sortie.

Parvenu devant la grille, leur groupe se retrouva face à face avec les Défenseurs du Jidada, tholukuthi des dogues dûment munis de matraques, de cordes, de massues, de gaz lacrymo, de boucliers, d'armes à feu et autres armes de défense typiques. Tout le monde savait, que ce soit au Jidada ou au-delà de ses frontières, que les Défenseurs du Jidada étaient par nature des bêtes violentes et morbides, mais ce fut surtout la présence du célèbre commandant Jambanja, reconnaissable à son sempiternel bandana blanc, qui poussa les contestataires à faire demi-tour et à revenir sur leurs pas, leur triste queue entre les pattes.

ENTRE LE PÈRE DE LA NATION : UN DIRIGEANT DONT LE RÈGNE EXCÈDE LES NEUF VIES D'UNE CENTAINE DE CHATS. ÉGALEMENT LE DIRIGEANT AU RÈGNE LE PLUS LONG DANS UN CONTINENT, ET MÊME UN MONDE, DE DIRIGEANTS AU RÈGNE LONG

C'est alors que la voiture de Son Excellence se fraya un passage dans la foule avec la lenteur d'un corbillard ; les animaux se bousculèrent comme des grenouilles ivres, espérant apercevoir le légendaire Père de la Nation. Au même instant, le soleil, voyant arriver le dirigeant à qui Dieu lui-même avait ordonné de régner et de continuer à régner, un dirigeant qui à son tour avait ordonné audit soleil de diriger sa horde de

supporters, prit une profonde inspiration et se mit à briller de mille feux pour impressionner. Un groupe choisi de dignitaires – que des maïs, la plupart âgés – accompagnait Son Excellence, dressés sur leurs pattes arrière. Accompagnant les dignitaires, des Défenseurs haut gradés apparurent en tenue militaire, des cordelettes de couleur brodées sanglées à la taille, des casquettes enfoncées sur leur crâne, d'éclatantes constellations de médailles scintillant sur leurs torsos massifs, des insignes étoilés tressautant sur leurs épaules, des gants blancs sur leurs pattes avant : c'étaient les généraux, tholukuthi les piliers du règne de Son Excellence. Sur toute la place, des animaux agitaient téléphones et gadgets pour prendre en photo et filmer la procession du pouvoir.

**LE VOILÀ. OUI, THOLUKUTHI LUI ET RIEN QUE LUI LUI-MÊME.
L'ÉLU. L'UNIQUE. LE SUPRÊME. LE PLUS MAGNIFIQUE**

À l'arrivée de Son Excellence, la place Jidada s'anima. Tholukuthi le Père de la Nation diffusait une telle aura que sa simple présence recombinaient automatiquement les atomes dans l'air et changeait n'importe quelle atmosphère – même hostile, même lugubre, même délétère – en atmosphère positive et électrique. De l'avis de ceux à qui on ne la fait pas, ce talent avait été dix fois plus puissant il y a très très très longtemps, lors des premières années du règne de Son Excellence, quand sa seule apparition faisait instantanément mûrir les choses jusqu'à les faire pourrir, guérissait les malades des maux qui les tourmentaient, changeait les pierres en bouillie, désamorçait les tempêtes et les vagues de chaleur, détournait les crues, les feux de brousse et les nuages de sauterelles, neutralisait les virus mortels avant même qu'ils songent à attaquer, faisait déborder les lits à sec, oui, tholukuthi l'apparition du Père de la Nation à elle seule faisait jadis

démarrer les engins, tordait les poutres en acier et mettait enceinte des flopées de vierges, si bien que longtemps avant d'épouser l'ânesse et de lui faire des petits, le sang de Son Excellence coulait déjà un peu partout dans le Jidada. Et à présent, voilà que le Père de la Nation enflammait la place Jidada par sa seule existence, par sa seule présence. La place s'embrasa d'applaudissements, et même les animaux qui peu de temps auparavant avaient décidé de partir s'étaient joints à présent au tumulte, se cabrant et acclamant Son Excellence, pas seulement avec leur voix et leur corps, non, mais aussi avec leur cœur et leur âme. Les vaches mugissaient, les chats miaulaient, les moutons bêlaient, les taureaux meuglaient, les canards cancanient, les ânes brayaient, les chèvres chevrotaient, les chevaux hennissaient, les cochons grognaient, les poules caquetaient, les faisans criaillaient et les oies gloussaient – la cacophonie atteignant des niveaux assourdissants alors que l'entourage du président s'arrêtait enfin devant la tribune.

LES PAUVRES ET LES RICHES NE JOUENT PAS ENSEMBLE

Sous un immense dais blanc trônait le Premier Cercle des membres du Parti du Jidada, à savoir bien sûr le parti gouvernant, dit aussi le Parti du Pouvoir, dont Son Excellence était le président. À ses côtés se tenaient plusieurs membres de la famille de Son Excellence, des amis mais aussi des invités de marque. Tholukuthi ce rassemblement de sommités offrait, toute modestie et jalousie mises à part, un spectacle magnifique – les tenues les plus exquises, des bijoux inestimables et de précieux accessoires ornementaux, ainsi que des corps splendides, bien entretenus et sains, tout respirait l'opulence et l'aisance. Ces animaux faisaient partie des Élus du Jidada, et prouvaient par eux-mêmes la générosité du Père de la Nation, car la plupart devaient leur fortune à Son Excellence,

sinon directement, du moins du fait d'un lien privilégié avec sa personne. C'étaient les fiers bénéficiaires de terres, d'entreprises, d'appels d'offres, de prêts gouvernementaux accordés sans contrepartie, les héritiers de fermes confisquées, les cessionnaires de mines, d'industries et de toutes sortes de biens.

N'ayant rien de particulier à faire puisque les célébrations n'avaient pas encore commencé, les pauvres animaux exposés au soleil se repaissaient des Élus avec des yeux pleins de convoitise, et en oubliaient par moments la chaleur qui cuisait leur corps, la faim qui tenaillait leur ventre, la soif qui asséchait leur gorge, oui, tholukuthi fascinés qu'ils étaient par le beau spectacle de leurs supérieurs assis à l'ombre dans des chaises confortables et sirotant des boissons fraîches. Abrutis de chaleur, salivant, ils lapaient le spectacle de leurs yeux comme s'il s'était agi d'un verre glacé d'hydromel, et quand ils léchaient leurs lèvres sèches et craquelées, ils avaient l'agréable surprise de sentir de légères nuances sucrées.

THOLUKUTHI HEIN ???

Les portières de la voiture s'ouvrirent devant un tapis rouge sang, et le Père de la Nation émergea. Comme à un signal, la place Jidada tout entière retint son souffle. Tholukuthi la place Jidada tout entière retint son souffle parce que tous venaient de voir sortir du véhicule un long cheval si frêle qu'on aurait dit qu'à la moindre brise il allait vaciller et s'écrouler par terre. Aussi était-ce une bonne chose qu'il fit chaud et qu'il n'y eût pas de vent. Les animaux restaient bouche bée tandis que le Père de la Nation – plus âgé que la dernière fois qu'ils l'avaient vu, bien qu'en réalité il ait été plus âgé que la fois d'avant cela quand ils l'avaient vu – s'avavançait vers l'estrade, un pas prudent après l'autre, son corps maigre empesé par l'immense tunique verte sur laquelle figuraient de nombreux imprimés en noir et blanc de son

propre visage, mais dans une version nettement plus jeune et plus belle. La Vieille Carne se traînait péniblement sur ces sabots qui avaient jadis sillonné au galop les collines et les vallées du Jidada à la vitesse de l'éclair. Quand il parvint enfin devant la tribune, après des minutes qui parurent des années aux yeux des animaux plantés en plein soleil, il s'appuya sur une rambarde pour ne pas tomber, pencha sa tête oblongue et agita sa queue comme s'il marquait les minutes.

« Quel est cet endroit ? Qui sont tous ces animaux ? Et pourquoi me regardent-ils comme s'ils me connaissaient ? lança la Vieille Carne à la cantonade.

— Ah ah, mais quelle sorte de question est-ce là, Votre Excellence ? Ce sont vos sujets ka, tous autant qu'ils sont ! Ignorez-vous que vous dirigez ce pays, le Jidada tout entier, et que ce que veulent vos sujets, c'est vous entendre parler ? C'est aujourd'hui le Jour de l'Indépendance, Baba ; nous sommes rassemblés ici pour célébrer notre indépendance, celle pour laquelle vous avez sacrifié votre vie au cours de la longue guerre de Libération que vous-même avez initiée et menée jusqu'à la victoire il y a de nombreuses années, ce qui revient à dire que nous sommes ici pour vous célébrer ! » s'extasia, emplie d'allégresse, l'ânesse.

Elle entreprit alors d'ajuster la chemise du cheval et de lisser sa crinière noire mais clairsemée.

Tholukuthi l'ânesse n'était pas une simple ânesse mais l'épouse de Son Excellence, ce qu'on aurait pu déduire à son air, à sa façon de bouger, de parler et de se comporter, se déplaçant avec l'indéniable dégainé du pouvoir. La Vieille Carne la laissa la guider jusqu'à sa chaise. Les animaux les plus proches du couple se levèrent aussitôt pour les laisser passer – certains approchèrent la chaise de Son Excellence, d'autres baissèrent son visage, ou passèrent la main sur sa queue, ou caressèrent son postérieur, ou ajustèrent sa chemise, d'autres chassèrent des mouches inexistantes.

« Ce que je veux, moi, c'est dormir », dit la Vieille Carne en s'asseyant prudemment comme si son arrière-train était une porcelaine de collection.

Le Père de la Nation ne mentait pas. Il était arrivé à un âge où le plus important pour lui c'était qu'on le laissât tranquille, et en outre, ceux à qui on ne la fait pas prétendaient que dans sa tête, cela ressemblait d'assez près à un pays instable sans chef défini.

THOLUKUTHI AHA !

Tout autour de l'estrade se dressaient des poteaux portant l'étendard du pays. Leurs couleurs vives – noir, rouge, vert, jaune et blanc – attirèrent l'œil du Père de la Nation. Il se concentra sur les drapeaux jusqu'à ce que les couleurs l'arrachent comme par magie au brouillard qui occultait son esprit. Tholukuthi la mémoire commença à lui revenir. Il reconnut le drapeau ; il se déployait dans son cœur, sa tête et ses rêves. Il ne comprit pas sur le moment la signification des couleurs, mais ces dernières ne pouvaient que représenter quelque chose, de cela il était sûr et certain. Il se concentra sur elles et réfléchit, réfléchit – se pouvait-il que le blanc représente les crocs de ses féroces chiens, les Défenseurs ? Et le rouge le sang qu'ils pouvaient aisément faire couler ? « Possible », se dit-il, et ses yeux se portèrent autour de lui.

Il reconnut la grande et belle ânesse à ses côtés – elle sentait les fleurs récemment écloses et était parée de couleurs vives et de bijoux clinquants : c'était Merveilleuse, la Première Femal du Jidada, qu'on appelait également Douce Mère car c'était son épouse et elle était douce, mais qu'on désignait à présent le plus souvent sous le nom de Dr Douce Mère, depuis qu'on lui avait remis son fameux diplôme. Il vit également ses chers amis et sa famille, et leur présence l'emplit de joie. Il reconnut aussi ses camarades, et tourna la

tête d'un côté puis de l'autre, vérifiant que ceux qui étaient censés être là l'étaient bien. Tholukuthi ils l'étaient. Certains le saluèrent d'un mouvement de tête. D'autres agitèrent la main. D'autres encore remuèrent leurs membres pour faire le salut du Parti du Pouvoir.

La Vieille Carne contempla ensuite la foule amassée sur la place. Ce n'était pas simplement ses sujets, mais de sincères sympathisants qui l'avaient accompagné et soutenu au fil des décennies, pour un grand nombre d'entre eux depuis la lointaine lutte du Jidada pour l'indépendance. Ils avaient été loyaux et l'étaient restés, l'étaient encore et le seraient toujours et à jamais. Ils mouraient loyaux et emportaient leur loyauté dans la tombe, ce qui faisait que même leurs fantômes étaient loyaux. Ils laissaient derrière eux une progéniture qui naissait déjà loyale. Le Père de la Nation s'aperçut alors brièvement dans le reflet d'un panneau vitré, mais n'en fut nullement troublé parce qu'il se trouvait être en cet instant exactement qui il était sans que Dr Douce Mère eût besoin de le lui rappeler. Alors, ayant recouvré entièrement la mémoire, il se détendit, allongea ses membres devant lui et adressa un signe de tête au soleil juste au-dessus de lui. Il ajusta ses lunettes, prit ses aises et tholukuthi avec la sérénité chevronnée d'un très vieux bébé, s'assoupit rapidement.

UNE TERRE OÙ COULENT LE LAIT ET LE MIEL

Il rêva du temps glorieux où le Jidada était un tel paradis terrestre que les animaux quittaient leurs tristes territoires pour s'y regrouper en quête d'une vie meilleure, qu'ils trouvaient alors, et non seulement trouvaient, mais trouvaient à profusion et demandaient à leurs parents et à leurs amis de venir constater par eux-mêmes cette abondance – cette terre promise, cet incroyable Eldorado du nom de Jidada, le joyau même de l'Afrique, oui, tholukuthi une terre non seulement

d'une richesse indescriptible mais si paisible qu'ils n'auraient pu l'inventer. Son Excellence se vit également en rêve tel qu'elle était alors – belle et débordant d'une majesté incontestée, un cheval qui en s'avancant recevait l'assentiment de la terre et celui des cieux et même celui des enfers car comment lui refuser son assentiment ? Tholukuthi désormais égaré dans le glorieux passé du Jidada, la Vieille Carne s'enfonça davantage dans son fauteuil et se mit à ronfler un air retentissant que ses camarades autour d'elle identifièrent comme le vieil hymne révolutionnaire du Jidada du temps de la guerre de Libération.

DES DÉFENSEURS, ET ENCORE DES DÉFENSEURS

Comme Son Excellence était enfin là, la fanfare militaire du Jidada se mit à jouer. Une musique galvanisante accompagna le défilé alors que celui-ci se déployait au centre de la place. L'armée du Jidada, tout comme le reste des forces de sécurité, était entièrement composée de chiens. Et voilà que des chiens, des chiens, des chiens et encore des chiens s'avançaient vers le dais, leurs bottes noires et luisantes se levant et s'abaissant avec une étonnante synchronicité. Tholukuthi il y avait des chiens de race, d'autres nés de croisements et d'autres encore de races mystérieuses ne relevant d'aucune classification. Tholukuthi il y avait des chiens en tuniques vertes, des chiens en tuniques kaki, des chiens en tuniques bleues. Tholukuthi il y avait des chiens jouant d'instruments de musique, des chiens agitant le drapeau du Jidada, des chiens agitant les étendards militaires, et des chiens brandissant de longs fusils scintillants.

Il est assez facile d'oublier la grâce et la beauté d'un chien – une créature capable de déchirer la chair en lambeaux, faire couler le sang par pur réflexe, broyer des os comme si c'était de la simple porcelaine, forniquer avec tout et n'importe quoi

depuis une jambe humaine jusqu'à un pneu de voiture, une malle ou un canapé, le tout sans ressentir la moindre once de honte, capable de chier partout comme si elle excrétaient de l'or pur, de se montrer fidèle à son maître même si ce maître est une brute avérée, un assassin, un sorcier, un tyran, ou un démon, d'attaquer vicieusement sans même avoir été provoquée, de dévorer des excréments humains même quand on la nourrit convenablement. Mais en cet instant, sur la place Jidada, à l'occasion de la fête de l'Indépendance, tholukuthi les chiens étaient tout bonnement splendides. Impossible d'imaginer qu'ils transpiraient et marinaient dans les chaudes et lourdes tuniques qui dissimulaient par ailleurs des sous-vêtements déchirés qui ne maintenaient que ce qu'il fallait maintenir. Impossible de savoir que les semelles de leurs bottes étaient usées, ou que la majorité d'entre eux étaient affamés, n'ayant pas reçu de salaire depuis au moins trois mois.

**JE FERAI SE LEVER AU MILIEU DE LEURS FRÈRES UN PROPHÈTE
COMME TOI, ET JE METTRAI DANS SA BOUCHE MES PAROLES,
ET IL LEUR DIRA TOUT CE QUE JE LUI PRESCRIRAI**

Bien plus tard, après que les chiens eurent fini de défiler et se furent dispersés, après les discours du ministre de la Révolution, du ministre de la Corruption, du ministre de l'Ordre, du ministre des Choses, du ministre de Rien, du ministre de la Propagande, du ministre des Affaires homophobes, du ministre de la Désinformation et du ministre du Pillage, après les performances de divers amuseurs, l'ânesse donna un coup de coude à Son Excellence pour la réveiller. Le Père de la Nation ouvrit les yeux et s'éveilla de son rêve des jours glorieux du Jidada mais s'aperçut qu'il ne se souvenait de rien. Il était en train de se débattre dans ses souvenirs quand ses yeux se posèrent sur un drôle de cochon qui se

dirigeait sur ses pattes arrière vers l'estrade avec la démarche d'une autruche. La Vieille Carne ne le reconnut pas et se demanda qui c'était. Il se rendormit en analysant les longues pattes du cochon.

Le cochon mince et élancé n'était autre que le seul, l'unique prophète Dr O. G. Moïse, le père fondateur de la fameuse Église prophétique des Églises des Soldats du Christ. Au Jidada, on y avait recours quasiment pour tout – voilà pourquoi le prophète charismatique, qui était également le conseiller spirituel de Dr Douce Mère, figurait au programme. Ceux à qui on ne la fait pas prétendaient que l'Église du cochon était la première secte évangélique du Jidada et qu'elle se targuait de compter le plus grand nombre de fidèles, non seulement dans le pays mais dans toute la région – oui, tholukuthi des fidèles qui, de l'avis de ceux à qui on ne la fait pas, n'étaient pas seulement inspirés par la parole divine mais aussi par le désespoir, la désillusion, la bêtise, la frustration et la quête d'une bouée de sauvetage, de quelque chose, n'importe quoi susceptible d'aider les animaux à survivre dans un quotidien de plus en plus invivable alors que l'économie du Jidada périclitait.

Le prophète Dr O. G. Moïse fournissait effectivement ce quelque chose, quel qu'il fût – *via* son évangile d'espoir et de prospérité, *via* sa célèbre gamme de produits miracles qui comportait des onguents, de l'eau bénite, des porte-monnaie bénits, des portefeuilles bénits, des sous-vêtements bénits, des briques bénites, tholukuthi *via* la prière, *via* son pouvoir prétendument immense de chasser les démons de la pauvreté, son toucher thérapeutique. À la seule force de Jéhovah-Jireh, le prophète promettait de transformer les existences misérables des Jidadiens délaissés par le gouvernement, voilà pourquoi les masses désespérées rejoignaient l'Église prophétique des Églises des Soldats du Christ telles des mouches se jetant sur une bouse. Quand ceux à qui on ne la fait pas disaient que les fidèles du prophète aimaient le cochon quel que fût le prix à

payer, tholukuthi ils voulaient bien dire que les fidèles du prophète aimaient le cochon quel que fût le prix à payer. Le fait est qu'il était venu assister aux célébrations dans un jet privé payé par la dîme de ses ouailles, si bien qu'on aurait été en droit de penser que son Église accueillait en masse les riches dans un pays aux rues pavées d'or et aux demeures pleines de papier-toilette moucheté de poussière de diamant.

DIEU PARLE

Le prophète Dr O. G. Moïse se pencha vers le micro et s'éclaircit la voix. Vu sa popularité, chaque rassemblement sur le sol du Jidada comportait un grand nombre de ses disciples, aussi n'y avait-il rien de surprenant à ce que la foule se déchaînât en le voyant. Ce n'étaient plus des patriotes réunis pour une fête patriotique, oh non, mais des fidèles croyant à la présence rédemptrice et curative du fils bien-aimé de Dieu. Le cochon avait certes l'habitude des applaudissements, mais il n'en avait jamais entendu de tels en dehors de son église ; tholukuthi ces applaudissements surpassaient ceux que Son Excellence elle-même avait reçus quelques instants auparavant. Ils tonnaient et tonnaient encore et auraient continué s'il n'avait pas levé un mouchoir blanc pour les interrompre.

« Avant de prier, je profite de cette belle occasion pour remercier la femal la plus pieuse que je connaisse, à savoir notre Dr Douce Mère, à qui je dois l'honneur d'officier devant cette grande nation en cette occasion exceptionnelle. Je l'ai déjà dit, et je le redirai : on ne naît pas bon dirigeant. On ne devient pas bon dirigeant. Les bons dirigeants, comme le Père de la Nation, comme notre honorable Première Femal et Dr Douce Mère, descendent directement de Dieu en personne. Lequel nous dit lui-même, et je citerai là le chapitre treize de l'Épître aux Romains, verset un, et je vous prie de m'écouter attentivement, ô précieux

Jidadiens ; Dieu, mon Père, dit : “Que chacun soit soumis aux autorités supérieures, car il n’y a d’autorité qu’en dépendance de Dieu, et celles qui existent sont établies sous la dépendance de Dieu ; si bien qu’en se dressant contre l’autorité, on se dresse contre l’ordre des choses établi par Dieu, et en prenant cette position, on attire sur soi le jugement. En effet, ceux qui dirigent ne sont pas à craindre quand on agit bien, mais quand on agit mal. Si tu ne veux pas avoir à craindre l’autorité, fais ce qui est bien, et tu recevras d’elle des éloges. Car elle est au service de Dieu pour t’inciter au bien, mais si tu fais le mal, alors vis dans la crainte. Ce n’est pas pour rien que l’autorité détient le glaive. Car elle est au service de Dieu : en faisant justice, elle montre la colère de Dieu envers celui qui fait le mal. C’est donc une nécessité d’être soumis, non seulement pour éviter la colère, mais encore pour obéir à la conscience.” Et maintenant, sur ces précieuses paroles, très cher Jidada, inclinons nos têtes au nom du Jidada et remercions le Tout-Puissant pour l’incomparable don de liberté que nous célébrons aujourd’hui, pour les Libérateurs qui nous ont délivrés des diables colonisateurs, ainsi que pour les dirigeants menés par Dieu qui veillent bel et bien à ce que nous continuions de vivre libres chaque jour et à tout jamais. Prions ! »

L'IMMORTEL

Tholukuthi au moment même où le prophète terminait sa prière par un Amen, la Vieille Carne, se réveillant de nouveau, et sur ordre de Dr Douce Mère, se leva et alla l’amble vers l’estrade. Il essayait encore de se rappeler son rêve mais sans succès.

« Longue vie au Parti du Pouvoir ! » dit Son Excellence.

« Longue vie !!!! » crièrent les animaux.

« Longue vie aux élections victorieuses ! »

« Longue vie !!! »

« Longue vie au parti unique ! »

« Longue vie ! »

« Longue vie au Dr Douce Mère ! »

« Longue vie ! »

« À bas l'Opposition ! »

« À bas !!! »

« À bas l'Occident ! »

« À bas !!! »

« Pour commencer, je sais qu'il y en a parmi vous qui sont profondément choqués de me voir me tenir devant eux et, de fait, se demandent peut-être ce que je fabrique ici, vu que, comme vous le savez tous, je suis mort une fois de plus la semaine dernière ! »

Son Excellence inclina la tête vers le ciel, secoua sa queue sous le soleil, et hennit de rire. Tholukuthi le soleil twerka de la plus obscène façon et lança un éclat si épique que certains animaux s'évanouirent à divers endroits du stade tandis qu'une poule, complètement accablée par la chaleur, pondait un œuf au plat. La foule imita son dirigeant et éclata de rire ; les sabots, les pattes et les pieds se levèrent, les drapeaux furent agités, et le totem de Son Excellence aux cris de « Longue vie ! » fut loué par des chants.

La semaine précédente, une rumeur n'avait cessé d'enfler sur les réseaux sociaux, le bruit courait que la Vieille Carne serait morte d'une crise cardiaque à l'hôpital de Dubaï. Ce n'était certes pas la première rumeur de ce genre ; à mesure que le temps passait et que Son Excellence prenait de l'âge, le Jidada avait droit à la nouvelle périodique de sa mort – laquelle se révélait être ce que le Premier Cercle appelait une *infausse*, bien sûr. La dernière rumeur en date, toutefois, était certainement la première à être alimentée au point de commencer à ressembler à une vérité.

« Comme vous le savez, je suis bel et bien mort de nombreuses fois. C'est en cela que j'ai battu le Christ. Jésus est mort une seule fois, et n'a ressuscité qu'une seule. Mais moi je suis mort et j'ai ressuscité et j'ignore combien de fois je

mourrai et ressusciterai mais je sais que je continuerai de ressusciter et ressusciter et ressusciter – en fait, je vous promets, mes chers et bien-aimés Jidadiens, que j’assisterai à chacun de vos enterrements parce que vous mourrez tous et me laisserez diriger cette belle terre de nos Pères ! » déclara la Vieille Carne sous de nouveaux applaudissements.

Puis il se tut et se délecta du moment.

PORTRAIT D'UNE CONTESTATION : LES SŒURS DES DISPARUS

Ceux qui étaient présents dirent que, tandis que le Père de la Nation poursuivait son discours, une escouade d’environ douze femals entièrement nues envahit l’estrade, comme surgie de nulle part. Tholukuthi un peu partout des pis, des seins, des tétons, des cuisses, des ventres, des croupes, des hanches et des flancs, partout de disgracieux poils pubiens, partout d’innommables parties femals de toutes sortes, formes et tailles. Et tandis que la place Jidada, déboussolée par ce fléau inédit, ce tabou de nudité femal débridée, retenait un cri incrédule, se demandant si ce qu’elle voyait était bien ce qu’elle voyait, deux ânesses brandirent une bannière blanche qui proclamait, en lettres d’un rouge sanglant : « Les Sœurs des Disparus ». Le reste de l’escouade agita des pancartes affichant les photos et les noms – disaient ceux à qui on ne la fait pas – des Jidadiens ayant disparu pendant le règne du Père de la Nation et du gouvernement.

Les femals nues paradèrent sur l’estrade sur leurs pattes arrière, le dos bien droit, tholukuthi le visage sévère et provocateur, tholukuthi les yeux lançant des éclairs, tholukuthi leurs voix ardentes et belliqueuses jaillissant de leur gorge : « Rendez-nous les Disparus de Jidada ! Rendez-nous les Disparus de Jidada ! Rendez-nous les Disparus de Jidada ! » Malgré le malaise évident face à la nudité femal, les animaux présents sur la place ressentirent leurs clameurs jusque dans leurs tripes, là où vivait

le souvenir des amis, des parents ou des parents d'amis disparus ainsi que celui des Jidadiens inconnus dont ils avaient entendu parler par les journaux et sur les réseaux sociaux, oui, tholukuthi ils entendirent leurs chants au tréfonds de leur cœur, là où vivaient également les prières restées sans réponse, les plaies non cicatrisées, les cauchemars, l'angoisse permanente, les questions sur les êtres chers, sur les Jidadiens connus et inconnus qui avaient osé contester le gouvernement et disparu alors comme de la fumée, sans qu'on les revît jamais. Si bien qu'ils furent quelques-uns sur la place à se mettre bel et bien à scander : « Rendez-nous les Disparus du Jidada ! Rendez-nous les Disparus du Jidada ! Rendez-nous les Disparus du Jidada ! » – mais doucement, tout doucement, si doucement que le son ne franchissait pas leurs lèvres, car leur peur était plus puissante que leur voix.

Tholukuthi les Sœurs des Disparus ne cessèrent pas leurs clameurs même quand les Défenseurs, remis de leur trouble momentané devant ce tabou, et s'étant rappelé qu'ils étaient des chiens avec une réputation et une révolution à défendre, s'élancèrent alors, armés de matraques, de leurs crocs et de fouets et redevinrent des Défenseurs. Les Sœurs des Disparus ne cessèrent pas leurs clameurs même quand elles sentirent la danse folle desdites matraques, fouets et crocs sur leur chair. Les Sœurs des Disparus ne cessèrent pas leurs clameurs même quand elles furent traînées à bas de l'estrade. Les Sœurs des Disparus ne cessèrent pas leurs clameurs même quand elles furent entassées dans des jeeps et conduites en prison.

UNE VÉRITABLE HONTE

« Mes enfants, mes chers enfants de la nation. Comme tout un chacun d'entre vous, je suis profondément déçu par le grand, le très grand scandale qui vient d'avoir lieu sur cette

vénérable estrade ! Il n'y a pas d'autre mot, et même le soleil tout là-haut ne savait plus où regarder ! » dit le Père de la Nation, en saluant de la tête le soleil. Et le soleil, ravi d'être une fois de plus distingué, sourit de ses mille et une dents.

« C'est une honte en soi, mais elle est double en cette honorable occasion de la fête de notre Indépendance. C'est un affront à ma personne, et c'est une insulte aux Libérateurs, dont quelques-uns, comme nous le savons tous, ont payé de leur chère et précieuse vie la liberté même que ces femals impudiques ont souillée de leur hideuse nudité », continua la Vieille Carne.

Les animaux sous le dais approuvèrent en applaudissant.

« Et à ce sujet, je souhaite rappeler à toutes les femals qui nous écoutent qu'une véritable femal jidadienne, la femal que nous aimons, honorons et fêtons, se doit de se respecter et de respecter son corps. C'est pourquoi la Bible elle-même nous dit que le corps est un temple. Vous, je ne sais pas, mais moi je n'ai pas eu l'impression de voir des temples sur cette estrade tout à l'heure, mais plutôt des toilettes publiques ! » dit le Père de la Nation, déclenchant rires et sifflements.

« Mais ne vous y trompez pas, mes chers enfants, et n'allez pas croire que ces laides et impudiques femals que vous venez de voir agissent d'elles-mêmes. Elles sont manipulées, elles font partie des incessantes stratégies de l'Occident dont le principal objectif, comme je ne cesse de vous le dire, est de nous déstabiliser en s'en prenant entre autres à nos valeurs, nos croyances, notre mode de vie, notre culture. Mais bien sûr nous savons vous et moi que ce n'est pas tout. Ce même Occident, ainsi que l'Opposition, souhaitent mon départ, ils veulent que je sois chassé par un coup d'État ! »

Tholukuthi la place poussa des clameurs.

« Mais je n'irai nulle part ! Car j'ai été le dirigeant du Jidada il y a presque quarante ans, et j'ai été le dirigeant du Jidada il y a trente ans, et il y a vingt ans, et il y a dix ans ! J'étais le dirigeant du Jidada hier, je suis le dirigeant du Jidada

aujourd'hui, et je serai le dirigeant du Jidada quand ? » demanda le Père de la Nation, en tendant l'oreille vers la foule.

« Demain et à jamais ! » tonna la place Jidada pour fêter le règne sans fin de la Vieille Carne.

Les animaux tapèrent du sabot et du pied jusqu'à ce que la poussière les empêche de se voir. Les animaux firent des bonds. Les animaux se donnèrent l'accolade. Les animaux se choquèrent l'arrière-train. Les animaux qui volaient s'envolèrent dans les airs. Les animaux se cabrèrent. Les animaux ululèrent. Les animaux sifflèrent. Les animaux crièrent et hurlèrent et chantèrent. Et la Vieille Carne se sentit renaître au cœur du tumulte, oui, tholukuthi elle ressentit ce qu'elle avait ressenti le jour de sa toute première intronisation il y a de nombreuses, nombreuses, nombreuses, nombreuses, nombreuses années.

LA CROISADE ANTI-IMPÉRIALE

« Oui, telle est la situation, mes chers enfants de la nation. Et non seulement ça, mais seul Dieu, qui m'a désigné, peut me renvoyer, et non l'Occident, qui n'a aucune autorité morale pour l'ouvrir et dire qu'un changement de régime est nécessaire au Jidada ! Car que, car qui sont-ils sous l'ombre de pacotille d'un brin d'herbe ? Où et qui seraient-ils aujourd'hui s'ils n'avaient pas commis l'odieux péché de nous coloniser ? Que seraient ces États-Unis sans la terre qu'ils ont volée et ont aujourd'hui l'audace de ceinturer par une violente frontière ? Que serait en effet ce pays s'il n'avait enlevé à l'Afrique ses fils et ses filles qu'il maintient désormais dans une abjecte pauvreté alors que c'est à eux et à elles qu'on doit la richesse de ce pays ? Et que serait l'Occident sans les ressources de l'Afrique ? sans l'or de l'Afrique ? les diamants de l'Afrique ? le platine de l'Afrique ? le cuivre de l'Afrique ?

l'étain de l'Afrique ? l'huile de l'Afrique ? l'ivoire de l'Afrique ? le caoutchouc de l'Afrique ? le bois de l'Afrique ? le cacao de l'Afrique ? le thé de l'Afrique ? le café de l'Afrique ? le sucre de l'Afrique ? le tabac de l'Afrique ? sans les œuvres d'art pillées par leurs musées ? Savez-vous, mes chers enfants, que jusqu'à ce jour, des décennies après ces razzias, ces viols, ces kidnappings, ces tueries, et cette oppression épique, l'Angleterre doit encore restituer la tête de Mbuya Nehanda ? Oui, après avoir condamné la spirite de notre ancêtre, Mbuya Nehanda Nyakasikana – qui, comme vous le savez, est la mère de la lutte pour la Libération du Jidada –, après l'avoir condamnée à mort par pendaison, comme si ça ne suffisait pas, ils ont tranché sa tête sacrée et l'ont envoyée dans cette Angleterre pour en faire un trophée de la Couronne ! Et c'est là qu'elle repose encore avec environ une vingtaine de têtes d'autres combattants de la résistance jidadienne ! Peut-être que la reine peut nous dire ce qu'elle fait de nos têtes captives car en ce qui me concerne je ne puis vous le dire, je l'ignore. Mais ce que je peux vous dire c'est que, avant que l'Occident puisse nous édifier en matière de démocratie et de changement, il devra d'abord nous restituer toutes ces choses qu'il a dérobées. Je les réclame ! J'en ai besoin ! L'Afrique les réclame et en a besoin ! Toutes ! Chacune ! Qu'on nous les rende ! » cria le Père de la Nation avec une telle fougue que le stade s'embrasa de mille chants : « Qu'on nous les rende ! Qu'on nous les rende ! »

Oui, tholukuthi les enfants de la nation, à qui on venait de rappeler les péchés de leurs anciens oppresseurs, chantèrent et emplirent la place de toutes sortes de colères, y compris celles héritées d'ancêtres qui avaient connu les temps terribles. Et le Père de la Nation, fidèle à son style, continua en conséquence à reprocher à l'Occident, avec force détails, le néocolonialisme, le capitalisme, le racisme, les sanctions économiques, les honteuses pratiques marchandes, l'assistanat, la fermeture des usines et des entreprises au Jidada, la pénurie

d'emplois, les rendements médiocres des fermes, la fuite des cerveaux, les homosexuels, les coupures de courant et les coupures d'eau, l'état pitoyable de l'école, de l'hôpital, des ponts, des toilettes publiques, des bibliothèques, la licence des mœurs chez les jeunes, les nids-de-poule sur les routes, les déchets accumulés dans les rues, le marché noir, le taux de criminalité fluctuant, les résultats épouvantables aux examens nationaux, la défaite de l'équipe de football nationale lors des récentes finales continentales, la sécheresse, l'étrange phénomène des mals mariés ayant une seconde famille secrète appelée petite maison, le succès grandissant de la sorcellerie, le manque de production d'œuvres exaltantes par les poètes et les écrivains locaux.

LE LIBÉRATEUR

« Toutefois, aujourd'hui, comme vous le savez tous, est un jour très important, si important que je n'imagine pas d'autre jour qui soit plus important, sauf peut-être mon anniversaire, lequel, pour ceux qui ne le savent pas, est le jour où je suis advenu, et sans lui nous ne serions pas là pour ces festivités parce que je n'aurais pas été là pour mener la lutte pour la Libération afin que Jidada ne soit plus jamais une colonie ! » dit le Père de la Nation, levant son poing de toute sa force en assenant ce « jamais ».

Au même moment, le rêve oublié lui revint aussi clair que l'air, et il fut si excité qu'il lâcha le pupitre et fit ce que ses médecins lui déconseillaient de faire, à savoir se dresser sur ses pattes arrière. Le Jidada des jours de gloire fut soudain vivant et réel dans sa tête au point qu'il put le sentir, goûter son lait épais et son riche miel sur sa langue.

« Mes chers, mes très fidèles Jidadiens, qu'importe ce que nos ennemis retors – qu'ils soient de l'Opposition, occidentaux ou qu'il s'agisse des femals impudiques que vous venez

de voir de vos propres yeux – voudraient nous faire, je suis très heureux et très honoré de dire que ce sont là en vérité des jours de gloire, des jours qui nous voient en pleine maîtrise de notre destin. Car ne possédons-nous pas chaque centimètre carré de ce riche territoire ? Ne goûtons-nous pas les fruits précieux qui poussent dans et sur le sol de ce lopin béni ? Ne connaissons-nous pas la prospérité ? Ne faisons-nous pas l'envie des pays moins fortunés ? Un seul d'entre vous a-t-il faim ? Est-il enchaîné ? Souffre-t-il ? Est-il mécontent ? pauvre ? opprimé ? Ne sommes-nous pas en mesure de laisser aux futures générations un héritage radieux afin qu'elles se distinguent au sein des nations de ce monde ? »

Les quadrupèdes animaux sous le soleil, en entendant ces paroles, s'étaient remis à quatre pattes, méditant dans la chaleur étourdissante.

THOLUKUTHI MÉDITANT UN HÉRITAGE

« Nous aimons le Père de la Nation, personne ne l'aime autant que nous, c'est dans notre sang ! Et y a-t-il héritage plus grand que l'amour ? – oh non, y'a pas ! Mais je dirais que la seule chose qui me ferait l'aimer encore plus ça serait un boulot. Juste un petit boulot ça ira, pas besoin que ça soit un truc important parce que qui suis-je pour vouloir des choses importantes ? Comme ça, je pourrais payer le loyer de la pièce unique que je loue et me vêtir correctement au lieu de porter ces haillons. Acheter de temps en temps des bonnes choses à manger à mes enfants afin qu'eux aussi puissent connaître un peu de dignité – un peu c'est tout. Les envoyer peut-être aussi à l'école. Des petites choses basiques, de ce genre. »

« Ha non, c'est un excellent héritage à cent pour cent ! C'est presque difficile à expliquer, vu d'où ce pays revient, la

simple joie de voir un président noir au pouvoir-tout-simplement-au-pouvoir, ainsi que tout un gouvernement noir au grand complet ! Plutôt que quoi, plutôt que voir un gouvernement colonial raciste comme celui d'avant l'Indépendance. Je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'ils puissent aussi faire marcher le pays exactement comme quand ces racistes menaient le bal ! Alors, ha, je te le dis, qu'ils y arrivent, et alors on aura un sacré héritage, ça fait pas de doute, à cent pour cent ! »

« La loyauté, c'est ça l'héritage si on veut mon avis, et c'est la vérité vraie. Aujourd'hui, y'a des idiots pour se moquer de vous parce que vous portez les insignes du Père de la Nation, ils vous raillent, vous disent : "Toutes ces années d'indépendance, et rien d'autre à exhiber que des insignes, il serait pas temps de procéder à un vrai changement ?" Ils essaient de vous pousser à changer de camp. Moi je me contente d'agiter les ailes et de dire, tsk-tsk-tsk ! Ça vous est déjà arrivé de vous réveiller un matin et de regarder vos parents et de leur dire : "Vous êtes vieux, vous êtes inutiles, vous êtes ceci et cela et donc je vais me trouver d'autres parents, il est temps de changer" ? Non, vous ne vous dites pas ça ! Jamais ! Ce sera le Père de la Nation à vie ! Le Parti du Pouvoir à vie ! »

« Bon, en ce qui me concerne ça m'est égal que Dr Douce Mère nous ait chassés de nos terres pour installer sa ferme ! Ça m'est complètement égal, m'en fiche, kana, ngitsho, bon d'accord on est à la rue, mais où est-ce qu'elle aurait mis sa ferme, sinon ? Dans les airs ? sur un arbre ? dans sa demeure ? Et en outre c'est pas du tout comme si un colonisateur blanc vous chassait de votre terre ! Parce que là, c'est une tout autre histoire, une histoire de guerre, et c'est exactement ce qu'on a fait pour libérer notre pays. Mais pourquoi diable irais-je m'en prendre à Dr Douce Mère ? »

« Même les bousiers vous diront qu'il n'y a pas de Père de la Nation, pas un seul, dans toute l'Afrique, qui a les couilles de dire à l'Occident d'aller se faire voir, de dire à l'Occident que le patron ici, c'est lui, point barre. Personne d'autre ne peut s'arroger cet héritage. Et c'est exactement pourquoi on a besoin de lui comme dirigeant. Car sinon, qui le leur dira ? »

« Le Jidada est en fait un des pays les plus instruits d'Afrique ! Voilà le vrai héritage ! Tout le monde, partout, sait ça. Et notre Constitution est aussi l'une des meilleures au monde. Je m'en fiche de ce que disent nos ennemis, quand ils racontent qu'on ne respecte même pas notre propre Constitution, au moins c'est notre Constitution qu'on ne suit pas. Et le jour où on décidera de la suivre, tous verront pourquoi on dit qu'elle est la meilleure au monde. C'est ça l'héritage ! »

« Comment oublier l'époque où on a chassé les fermiers de notre terre ? Ha ! Rien que d'y penser, c'est l'extase. On leur a montré à qui appartenait vraiment l'Afrique ! Les terres, vous les avez pas ramenées sur votre bateau quand vous nous avez colonisés et vous avez l'audace de vous présenter comme un fermier kukuru – kukuru ! Ha ! Et maintenant nous avons repris nos terres. Bon, quand je dis “nous”, je ne m'inclus pas nécessairement, vu que personnellement je n'en possède aucune. Elles sont surtout à ceux qui se trouvent sous le dais là-bas, mais ce sont des Noirs comme moi, alors ça va. Bien sûr, les ennemis du régime viendront avec leur propagande, ils diront que les Élus ne savent pas en fait cultiver cette terre, ils diront que le secteur agricole et par conséquent l'économie ont souffert de la saisie des terres. Mais on s'en fiche, du moment que ce sont des Noirs qui ont les terres ! Et c'est ça l'héritage ! Plus jamais une colonie ! »

« On ne nous appelle pas le joyau de l'Afrique pour rien, m'dame. Qu'est-ce qui nous manque au Jidada ? On a tout,

des terres, du minerai, de l'eau, un bon climat, la totale. Et pourquoi les Chinois et ces multinationales grouillent partout dans le pays comme des mouches ? C'est parce qu'ils savent reconnaître un joyau quand ils en voient un ! Ne vous laissez pas duper par l'apparence des choses en ce moment – je veux parler des routes épouvantables qui tuent les gens, des nids-de-poule, du système de traitement des eaux usées en rade, des hôpitaux décrépits, des écoles décrépites, du secteur industriel décrépiti, du système ferroviaire décrépiti, ou devrais-je dire des infrastructures en général décrépites. Et puis bien sûr il y a le niveau de vie médiocre, les millions de gens qui ont franchi et franchissent encore les frontières pour trouver mieux, la misère et des choses de ce genre qui peuvent paraître déprimantes à première vue, et vous laisser penser que vous êtes en train de contempler une ruine. Toutes ces choses arrivent aux pays, c'est inhérent aux pays, mais soyez certains que nous avons pété la forme autrefois. En outre, il convient de ne pas juger un livre à sa couverture. Parce que, au final, le fait est que le Jidada reste un joyau, le joyau de l'Afrique. Et c'est là que se trouve justement l'héritage divin du Père de la Nation, qui règne sur une vraie pierre précieuse. Qui plus est, il a libéré et protégé ce joyau afin que le Jidada ne soit plus jamais une colonie ! »

UN CRI DE RALLIEMENT

« Et la réponse à ma propre question, mes chers enfants, est que nous sommes sur le point de laisser un illustre héritage aux générations à venir. Sinon, si cet héritage était moins que ça, savez-vous ce que ça signifierait ? »

Son Excellence marqua une pause afin d'observer intensément la foule.

« Ça signifierait que la Révolution a été trahie ! Ça signifierait qu'il convient de mener une nouvelle guerre d'indépendance, oui, une nouvelle Libération, parce que c'est ce

que vos ancêtres auraient fait et auraient aimé que vous fassiez, car qui a dit : “Chaque génération doit découvrir sa mission et la remplir ou la trahir” » ?

La Vieille Carne scruta la place en attente d’une réponse. Puis il reprit : « Aha ! Je sais qui a dit ça, je crois que c’est moi-même, c’est pour ça que je m’en souviens, et donc, l’ayant dit je ne sais plus quand, aujourd’hui j’ajouterai que, en tant que votre dirigeant, je ne vous empêcherai ni ne m’opposerai à ce que vous accomplissiez votre mission ! Vous avez ma bénédiction ! Et je vais vous dire tout de go à présent que le plus important, si j’ai appris une chose utile en régnant, régnant et régnant, c’est que le pouvoir d’un régime tyrannique ou non réside uniquement dans la peur de la foule ! Je vous le promets, dès que les gouvernés cessent d’avoir peur, alors la partie est finie et bel et bien finie pour le régime ! Si vous voulez vérifier par vous-même, allez-y, lancez-vous, pas demain, mais tout de suite, et après vous me remercieriez ! À bas la peur ! » sloganna la Vieille Carne, ses yeux lançant d’évidents éclairs de résistance.

Les membres du gouvernement et les Élus échangèrent des regards déconcertés, se demandant s’ils avaient bien entendu ce qu’ils avaient entendu. Tholukuthi le profond silence qui s’était à présent abattu sur la place était si total, si vrai, qu’on aurait pu le détacher comme une grosse tique. Quant aux animaux en plein soleil, ils étaient nerveux et se regardaient avec incrédulité. Il était bien sûr très courant désormais que la Vieille Carne dérapât. Mais parfois ces dérapages, comme en ce moment même, étaient en fait sincères, des intuitions astucieuses, tholukuthi des intuitions partagées par la majorité des Jidadiens, même si bien sûr ils n’avaient jamais osé les exprimer, ou les soutenir en public.

C’est alors que le vice-président, Tuvius Délice Shasha, plus connu des Jidadiens sous le nom de Tuvy, se mit à applaudir, geste qui fut bientôt imité par tout le dais et repris par le reste des animaux, à contrecœur au début, parce qu’ils

ne semblaient pas comprendre pourquoi ils applaudissaient vu la nature du message controversé, voire dangereux, de la Vieille Carne.

« Mais qu'est-il arrivé à ce fichu discours ? Personne n'a donc écrit de discours à Son Excellence ? grogna le vice-président avec mépris, tournant sa tête massive pour faire face à la vache assise directement derrière lui.

— Mais si, camarade vice-président, monsieur. Mais vous savez combien Son Excellence aime n'en faire qu'à sa tête quand elle parle, dit la vache.

— Mais apparemment sa tête ne fonctionne pas normalement aujourd'hui, non ?! Ça ne doit pas se reproduire, camarade. Qu'on l'éloigne de ce fichu pupitre avant qu'elle dise des choses que nous regretterons ! »

Un mouton et une dinde se levèrent et escaladèrent l'estrade. Mais l'ânesse, accoutumée aux gymnastiques locutoires de son mari, l'escortait déjà.

LE CAMARADE VICE-PRÉSIDENT PARLE

Tuvius Délice Shasha était un vieux cheval, mais pas aussi vieux que le Père de la Nation ; en fait, certains affirmaient que, comparé à Son Excellence, tholukuthi c'était un gamin. Massif et costaud, il se dirigea vers l'estrade avec les mouvements pesants d'un hippopotame. Il portait un manteau rouge malgré la chaleur torride, orné, comme le reste de sa tenue, d'imprimés du visage de Son Excellence. Une fois sur l'estrade, il se dressa, agita la queue et étudia soigneusement la meilleure façon de reprendre là où son supérieur s'était arrêté.

Prendre le relais d'un orateur aussi naturel et doué que la Vieille Carne alors que la fumée de son éloquence poétique flottait encore dans l'air, ça n'était pas une mince affaire. Mais le vice-président fit front. Il songea qu'il avait combattu

et versé le sang pendant la guerre de Libération du Jidada qui finalement avait été victorieuse, ce n'était donc pas une simple estrade qui allait le décontenancer.

« Vive le Jidada, camarades ! » commença le vice-président, en levant un sabot.

Il prit soin d'adopter le ton humble qu'il ne manquait jamais d'utiliser, surtout en présence de la Première Femal.

« Vive le Jidada ! » clama la foule.

Comme il était attendu, et parce que le Parti du Pouvoir en avait fait un thème essentiel et toujours d'actualité au Jidada, le vice-président parla de la guerre de Libération et remercia les vétérans, ça oui, les animaux courageux et désintéressés qui avaient pris les armes pour libérer le pays il y a de nombreuses années, ce qu'on ne pouvait bien sûr pas dire de tout le monde au Jidada. Il parla de la paix et de l'indépendance dont tous jouissaient, et remercia les chiens de la nation qui assuraient avec vigilance cette paix et cette indépendance précieuses. Et parce qu'il n'avait pas préparé de discours et était en général nerveux à l'idée de s'exprimer en anglais sans notes sous les yeux, il conclut rapidement, conscient, et à raison, que la foule n'était guère inspirée par son élocution, et qu'elle le comparait en ce moment même au Père de la Nation.

UNE ICÔNE VIVANTE

« Et enfin, nous sommes ici au Jidada qui est le Jidada grâce au mandat, à la sagesse et au dévouement de notre seul et unique Père fondateur, Son Excellence – cadeau qui nous vient de nul autre que Dieu, comme l'a dit le bon prophète de sa propre bouche –, lequel, comme vous le savez tous et devez tous le reconnaître, a pendant près de quatre décennies maintenant, ce qui fait presque un demi-siècle, dirigé le Jidada avec un sabot de fer, un cœur aimant, un cerveau

digne de mille génies et la vision de Dieu lui-même, notre Libérateur et dirigeant qui nous a tous guidés avec ténacité, compassion, intrépidité, éclat et justice en s'opposant continuellement à l'Opposition, laquelle est, nous ne devons jamais, jamais l'oublier, l'agent honteux et criminel du changement de régime, tout comme son allié, l'Occident. Notre avenir est plus lumineux que le plus lumineux tir de mortier, et on ne peut plus assuré grâce au mandat et à la résistance exemplaire et visionnaire de notre Père fondateur, et nous attendons avec impatience cet avenir et avons hâte d'y accéder. Nous remercions Son Excellence d'avoir consacré sa vie à ce grand pays, et nous lui souhaitons encore de nombreuses années pleines de bonheur chaque jour et tous les jours. Vive le Jidada avec un -da et encore un -da, camarades ! Merci ! »

THOLUKUTHI PAS DE FUMÉE SANS FEU

Tuvy retourna s'asseoir en se pavanant tel un cheval bienheureux, agitant la queue avec l'emphase d'un héros venant de remporter une victoire. En chemin, il salua Son Excellence, qui se détourna promptement, mais pas assez vite pour que Tuvy rate l'expression sur le visage de la Vieille Carne. Déconcerté, le vice-président fut pris de vertige devant l'évidente rebuffade. À côté de Son Excellence, Dr Douce Mère le regarda, son visage pareil au cul d'un babouin, tandis qu'à quelques sièges de l'ânesse le général Judas Bonté Reza souriait avec compassion. Et Tuvius, dérouté, blessé, se rassit pesamment. Il rongea son frein – et pas pour la première fois – en contemplant le gouffre confondant entre le Père de la Nation et lui-même, gouffre qui semblait grandir à chaque nouvelle rencontre.

La situation aurait été gérable s'il n'avait eu à traiter qu'avec la Vieille Carne – il l'avait manipulée toutes ces années, depuis l'époque de la guerre. Mais désormais, pour

compliquer les choses, il y avait cette maudite ânesse dans le tableau, une bête sauvage, une embrouilleuse de crinière dépourvue de toute morale, et bien sûr sa petite faction de sous-fifres qui formaient le prétentieux et soi-disant Cercle futur et qui se prenaient pour les prochains chefs du gouvernement, croyant que leurs inutiles petits papiers délivrés par d'inutiles universités, ainsi que leurs boniments et leurs drôles d'idées, garantissaient leur entrée au Parti, ce qui n'était bien sûr pas le cas, et ne le serait jamais, au grand jamais. Parce que le Parti du Jidada n'était pas un simple parti ; c'était le Parti du Pouvoir, un parti révolutionnaire, et même les bas du front savaient que les seules garanties qui compteraient jamais aux yeux du Parti c'étaient les armes. Pas un stupide stylo, pas un livre inutile, pas un misérable diplôme, pas des théories tordues et clinquantes, rien de tout cela, mais les armes, et seulement les armes, et juste les armes, et toujours les armes, et à jamais les armes, ça oui, les armes, les armes, les armes, les armes, les armes. Tholukuthi les armes. Et en outre, l'ânesse et ses inutiles disciples n'avaient pas pris part à la guerre de Libération, n'avaient rien fait du tout pour le Jidada en guerre, pas même donné à boire aux Libérateurs, et cela faisait d'eux des zéros, des pantins, d'absolus insignifiants.

**NE DIS PAS : « JE NE SUIS QU'UN ENFANT. » CAR TU IRAS
VERS TOUS CEUX AUPRÈS DE QUI JE T'ENVERRAI,
ET TU DIRAS TOUT CE QUE JE T'ORDONNERAI**

Dr Douce Mère prit alors sa place au pupitre et contempla la foule. Tuvy vit l'ânesse s'emparer du micro comme si elle allait le mâcher avec ses dents caillouteuses, et s'imagina l'enfoncer dans son cou de girafe avant de l'envoyer d'un coup de patte valser à l'autre bout du stade.

« Tout d'abord, je ne puis, en toute bonne conscience, me présenter ici comme femal, et comme votre Mère, et comme Dr Douce Mère, et comme chrétienne, sans évoquer la dépravation à laquelle se sont livrées les soi-disant Sœurs des Disparus en une aussi respectable occasion. Il y a tout d'abord la question évidente, à savoir qui a vraiment envie de voir tous ces corps laids aux seins ballants et aux pubis gris et blanc se trémousser en plein jour ?! » commença l'ânesse, ponctuant son entrée en matière d'un rire tonitruant qui fut spontanément repris par le reste de la place, tholukuthi les cris perçants des mals étant les plus sonores.

« Aussi dois-je présenter des excuses au Père de la Nation et à tous les Libérateurs, aux anciens, à l'honorable prophète, aux dignitaires et invités présents pour ce qu'ils ont eu le malheur de voir, même si quand on jouit d'une généreuse démocratie comme c'est le cas ici au Jidada, il arrive parfois que ça monte à la tête des animaux, comme vous avez tous pu le constater. Et à ces pitoyables et soi-disant Sœurs des Disparus, j'aimerais dire, tout d'abord, de quels maudits derrières êtes-vous sorties pour afficher la morale d'une hyène ?! Ignorez-vous qu'il y a de jeunes innocents dans le public ? Quelles leçons essayez-vous de leur donner ?! Si vous vous fichez de respecter votre corps comme l'a dit le Père de la Nation, vous n'avez qu'à aller au bordel et jouer les teignes et nous laisser tranquilles ! » dit l'ânesse, déclenchant une salve rauque de rires moqueurs.

Tholukuthi la Première Femal s'échauffait : elle connaissait son public, et son public la connaissait.

« Bon, et ici je tiens à être franche – vous savez tous que je ne mâche pas mes mots. N'est-ce pas là le genre de comportement qui appelle au viol ? » dit l'ânesse.

Le public s'enflamma.

« Sachez, Jidadiens, qu'un jour, à coup sûr ces mêmes Sœurs de je ne sais quoi viendront se plaindre qu'on les a violées pendant ces défilés à poil. Et on attendra de nous que

nous montrions de la compassion ! Et Al Jazeera et CNN et la BBC et le *New York Times* et tous ces soi-disant organismes humanitaires pousseront des hauts cris ! Juste parce qu'une bande de femals égarées n'a pas su rester à sa place ! Honte honte honte ! » hurla la Première Femal.

« Honte ! Honte ! Honte !!! » lui fit écho la place, comme si c'était là un célèbre slogan.

« Honte, oui ! Mais assez avec ces teignes, ce ne sont pas elles que je représente. J'ai d'autres affaires plus pressantes à l'esprit aujourd'hui », dit l'ânesse en s'éclaircissant la voix et en se dressant sur ses pattes arrière de toute sa stature, qui n'était pas modeste, le visage désormais sérieux.

Les animaux qui connaissaient bien Dr Douce Mère – et bien sûr cela concernait presque tout le Jidada – comprirent que ce raclement de gorge n'avait bien sûr rien à voir avec une gorge ayant besoin d'être raclée, et lurent sur son visage, devenu une masse granitique, et dans sa position, tholukuthi jambes écartées, queue dressée, torse bombé et haletant, tête droite, lurent dans cette phrase typique, « J'ai d'autres affaires plus pressantes à l'esprit aujourd'hui », une indéniable déclaration de guerre. Tholukuthi l'ânesse n'avait peut-être pas combattu lors de la célèbre et déterminante guerre de Libération, mais les bas du front du Jidada savaient que rien qu'avec sa bouche elle pouvait se battre et faire couler le sang. La question qui occupait la place était donc : « Qui va voir son sang couler aujourd'hui ? »

Les animaux sous le soleil s'étaient calmement regroupés disciplinés comme des choux. Ils appréciaient ô combien d'être trop misérables, tholukuthi trop en dessous de l'ânesse pour constituer une quelconque menace, oui, tholukuthi trop insignifiants pour mériter son courroux ; leur rôle dans cette partie du programme consistait à être de simples témoins – tout ce qu'on exigeait d'eux, c'était de servir de chœur pour accompagner les rires et les railleries de Dr Douce Mère. Les animaux sous le dais, toutefois, et ce, en dépit de leur statut

d'Élus, avaient de tout autres inquiétudes – la bouche de l'ânesse, en plus de sa tendance à vomir au lieu de parler, était devenue récemment une lance mortelle et imprévisible, tholukuthi elle pouvait servir à tout moment, et il était impossible de savoir où elle se planterait et quelles en seraient les conséquences. Si elle piquerait, si elle s'enfoncerait, si elle blesserait, si elle exterminerait.

« Je ne pensais pas qu'arriverait le jour où je verrais et entendrais un animal se tenir devant cette assemblée avec l'audace d'un scorpion sur un testicule et faire l'éloge de Son Excellence, alors qu'en réalité vous savez il n'émane de lui que pure laideur, Tsk-tsk-tsk ! » grogna l'ânesse avec sa morgue coutumière.

Là-dessus, elle leva brusquement la tête, se figea, regarda fixement le soleil, et fit comme des sortes de cercles avec un sabot. Tholukuthi à l'immense, immense surprise de tous, le soleil fit un bond, puis une brève gigue, puis se mit enfin au garde-à-vous, sur quoi les nuages duveteux s'égaillèrent rapidement autour de lui et disparurent. Et alors, cela se produisit – les rayons du soleil virèrent à l'or profond, visiblement élargis, et s'étendirent en un déploiement éblouissant dont l'intensité obligea tous les yeux à se plisser. Il avait déjà fait très chaud avant, mais la place Jidada ressembla soudain aux profondeurs mêmes de l'enfer. Les animaux étaient toutefois trop choqués, trop perturbés pour s'inquiéter de la chaleur. Ils se tournèrent les uns vers les autres en se regardant, la même et unique question sur le visage : « Comment ? » puis, incapables de fournir des réponses satisfaisantes, ils se tournèrent vers Dr Douce Mère comme s'ils la voyaient pour la première fois.

L'ânesse fut elle-même aussi choquée que son public, mais, plus que choquée, elle fut aussi complètement excitée. Elle n'avait agi que sur une impulsion, sans s'attendre à ce qu'elle, Merveilleuse, fille d'Agnès, elle-même fille de Chiriga, elle-même fille de Tembewa, puisse commander au soleil, tout

comme le Père de la Nation. Et maintenant elle se délectait de l'instant ; la tête lui tournait, elle ne tenait plus en place, et elle se mit sans le vouloir vraiment à faire le tour de l'estrade une nouvelle fois, puis une deuxième, puis trois, quatre fois avant de réussir à se ressaisir. Et quand elle ouvrit la bouche pour reprendre la parole, sa voix, comme emplie d'une nouvelle force, résonna, tranchante.

« Je sais de source sûre que l'animal dont je vous ai parlé a rendu ici un faux hommage à Son Excellence. En réalité, il passe son temps à dire à ses sbires que le Père de la Nation est désormais vieux, sénile et incapable de diriger – ce sont ses mots et non les miens –, et ne cesse de comploter, de préparer le jour où il remplacera notre cher dirigeant que Dieu lui-même a élu dans son infinie sagesse. Je suis ici devant vous pour dénoncer cette aberration, avec le Jidada et le soleil au-dessus de moi pour témoins, et je vous le dis : ce n'est pas la ferme des animaux ici mais le Jidada avec un -da et encore un -da ! Voici donc mon conseil : mettez-y un terme, et tout de suite ! Immédiatement ! Sur-le-champ ! Alors, si vous avez des oreilles, vous suivrez mon conseil car vous êtes en train d'avalier toutes sortes de couleuvres, et très vite on verra si votre trou du cul est assez large quand il s'agira de les chier », haleta l'ânesse.

Et sur cet avertissement, elle se redressa et fixa la foule, le souffle court après avoir parlé sans discontinuer, mais triomphante. Au-dessus d'elle, le soleil se surpassa, brillant comme il n'avait encore jamais brillé.

ON NE PREND PAS UN TERMITE PAR LA TÊTE

Un autre animal se serait dressé sur ses pattes arrière, aurait henni, renâclé, rugi et vomi en retour des insultes. Ou alors il aurait tremblé de peur et aurait peut-être imploré le pardon. Mais pas Tuvius Délice Shasha, qui en fait ne fit rien.

Il resta simplement assis, aussi immobile qu'un crocodile sous l'eau, et observa l'ânesse du coin de son œil droit. On ne pouvait le deviner en le regardant assis là comme si un entrepreneur des pompes funèbres l'avait embaumé, mais une terrible tempête faisait rage dans la tête du cheval. Le vice-président ne montrait par ailleurs aucun signe d'énervement. Tholukuthi aucune inquiétude. Aucun agacement. Aucune gêne. Aucune vexation. Aucune colère. Rien du tout. Pour se donner une contenance pendant que la tirade de l'ânesse s'éternisait, il comptait ses respirations comme un moine qui médite, et comptait encore quand elle eut fini de vomir son torrent d'insultes et quitta l'estrade, triomphante, en se pavant sans retenue, et comptait encore quand s'achevèrent les toutes dernières festivités, et quand Son Excellence et l'ânesse et tous les animaux présents sous le dais blanc se levèrent pour partir, et comptait encore quand le tout dernier animal quitta la place Jidada. Tuvy alla même se coucher cette nuit-là en comptant.

UN DIRIGEANT QUI DIRIGE SANS PARVENIR À RIEN NE VA DANS AUCUNE DIRECTION

THOLUKUTHI PARTOUT

Trois, quatre heures après s'être couchée, Dr Douce Mère est encore en train de se passer en boucle le clip YouTube de son intervention, oui, tholukuthi de son grand déballage devant tout le pays lors de la fête de l'Indépendance de la veille. Il est rare aujourd'hui qu'elle s'exprime où que ce soit, aille où que ce soit, fasse quoi que ce soit sans finir sur un réseau de ce genre. Et à juste titre, car elle n'a rien d'une Première Femal ordinaire : Dr Douce Mère, Merveilleuse, fille d'Agnès, elle-même fille de Chiriga, elle-même fille de Tembewa, ne connaît pas la peur – à tout moment, peu importe le jour ou l'endroit, de quelque manière que ce soit, elle mettrait en pièces un animal entier, le déchiquetterait, l'écraserait sous ses talons Gucci. Tout est là sur YouTube, le monde entier peut le voir car elle est devenue virale – Twitter, Facebook, Instagram, partout, tholukuthi partout, elle est là, partout, elle fait le buzz, partout, souveraine.

Elle regarde sur son écran les animaux envoûtés, à la fois sous le dais et en plein soleil, qui suivent le moindre de ses mouvements, fascinés. Elle ne s'en lasse pas, tout bonnement ; l'attention soutenue, les regards éblouis, la vénération,

l'admiration – tout ça emplit l'ânesse d'une excitation qui rend la sérénité impossible quel que soit le temps écoulé depuis l'événement, quel que soit le nombre de ses visionnages. Dr Douce Mère, debout de nouveau, marche en récitant, en même temps que le clip, les fameuses phrases qu'elle a tellement martelées dans ses discours qu'elles sont devenues pour ainsi dire des slogans : « Ce n'est pas la ferme des animaux ici mais le Jidada avec un -da et encore un -da ! [...] Alors, si vous avez des oreilles, vous suivrez mon conseil car vous êtes en train d'avaloir toutes sortes de couleuvres, et très vite on verra si votre trou du cul est assez large quand il s'agira de les chier. » Et alors l'ânesse éclate d'un rire morbide, se tord tellement qu'elle doit s'asseoir sur son lit, pantelante et essoufflée parce que cette image est la chose la plus drôle qu'elle connaisse.

LES LANGUES DU POUVOIR

Le génie de ses discours, Dr Douce Mère le sait, est dû en partie à la langue qu'elle a choisie – en effet, elle a découvert qu'elle n'est jamais aussi écrasante, aussi puissante, aussi tranchante que quand elle s'exprime dans sa langue natale. Ça contraste avec Son Excellence, célèbre dans tout le Jidada et au-delà, y compris en Angleterre, tholukuthi chez les Britanimals eux-mêmes, pour son éloquence en anglais. Il parle bien sûr sa langue natale, mais quand il recourt à la langue de ses propres mères, le Père de la Nation est un empereur mal vêtu, un misérable cafard dans un placard d'un blanc immaculé. Oui, tholukuthi il est mal à l'aise dans sa langue et celle-ci réciproquement est mal à l'aise en lui, il résiste et elle lui résiste, quand il se lève elle s'assoit, quand il pousse elle tire, quand il s'élance elle glisse, jaillit entre ses pattes et s'enfuit, et le fait est que même quand il parle dans son sommeil, ce qui arrive très souvent ces jours-ci, le Père de la

Nation le fait bel et bien dans un anglais qui est plus anglais que celui des Britannimals eux-mêmes.

Quant à l'ânesse, elle brille, vole, s'élance, bondit, valse, aguiche, nage, pirouette, glisse, twerk, culbute – elle est capable de tous les mouvements, peut tout faire, tout, hormis ressusciter les morts, dans sa langue maternelle. Plus d'une fois elle a regretté de n'avoir pas pu choisir sa langue maternelle au cours de sa scolarité – qui sait, elle aurait pu bénéficier d'une expérience positive, oui, tholukuthi dans sa propre langue, elle aurait pu bien mieux appréhender ces sujets ardues qu'elle peinait à maîtriser, et plus encore à apprécier, la condamnant à échouer systématiquement et inévitablement. Et par conséquent, bien sûr, elle s'est traîné un historique humiliant de bécasse tout au long du primaire et du secondaire, qui lui a valu toutes sortes de surnoms gênants, une expérience qui non seulement lui a ôté toute confiance et a mis à mal son estime de soi, mais a continué de la hanter longtemps après qu'elle eut quitté l'école.

Elle touche une fois de plus l'icône rouge Play et regarde le clip depuis le début sans jamais l'arrêter. Il n'est pas dans la nature de Dr Douce Mère de se jeter des fleurs, mais elle doit reconnaître qu'elle est particulièrement éblouissante dans son dernier clip, qu'elle y livre sa meilleure performance, de loin, depuis qu'elle s'est mise à prendre la parole en public, il y a de ça quatre ans maintenant – elle s'est tout bonnement dépassée. Les applaudissements à la fin de son intervention résonnent en elle en plein cœur une fois de plus, elle monte le volume, ressent sa puissance dans ses os, ça fouette et baratte son sang avant de soulever ses tripes, son pancréas, son foie – tholukuthi toutes ses entrailles et, ne touchant quasiment plus terre à présent, elle dresse la queue, lève ses deux sabots avant, les agite violemment dans l'air et pousse des hourras en chœur avec le public filmé.

« Viva, Docteur Douce Mère, viva !!! »

Surprise, l'ânesse se retourne et voit le Père de la Nation qui l'acclame dans son pyjama bleu à rayures blanches préféré. Elle ne l'a pas entendu arriver et s'en veut de s'être laissé voir dans ce qui doit paraître une posture ridicule.

« Baba ! Tout va bien ? Mais depuis quand tu es là ? Tu devrais être en train de dormir ! »

L'ânesse observe le visage de la Vieille Carne, l'air chafouin. L'horloge murale affiche 02 h 13.

« Tout va bien, Docteur Douce Mère. J'étais bien en train de dormir comme selon toi j'aurais dû. Mais j'ai été réveillé. Par les camarades », dit-il.

LES SQUELETTES DANS LE PLACARD DU JIDADA

Il veut parler des célèbres Libérateurs – Humphrey Shumba, Eliot Nzira, le général Makhalisa Langa, et le général Samson Chigaro. À en croire ceux à qui on ne la fait pas, c'est ce dernier – un des commandants en chef des Libérateurs du Jidada pendant la guerre – qui a permis au Père de la Nation d'accéder à la gloire dans les ultimes années de la lutte. Après l'Indépendance, il est devenu général dans l'armée nationale du Jidada, et a intégré le Premier Cercle du gouvernement. Hormis le général, Dr Douce Mère n'a pas eu l'occasion de rencontrer les autres camarades. Ils sont tous morts au moment de l'Indépendance du Jidada ; ils sont tous morts jeunes.

Tholukuthi il a fallu à l'ânesse les dix premières années de son mariage, à force d'assembler patiemment tous les fragments des cauchemars du Père de la Nation et les paroles prononcées pendant son sommeil, comprenant parfois des conversations entières, des discours, des débats, des disputes, des supplications, des confessions, des rêveries, à force de porter une attention spéciale aux discussions privées du gouvernement et du Premier Cercle, pour se rendre compte que